

Chambre, il s'entendit faire cette simple réplique, qui résumait ses luttes outrancières finies dans un désastre: "*Il y a des hommes puissants à détruire, mais qui n'ont jamais rien élevé sur les ruines qu'ils ont faites*" (1).

Jusqu'à ces dernières années tous nos anti-britanniques n'avaient guère fait autre chose, et c'était encore heureux. Il est à craindre que ceux d'aujourd'hui ne fassent rien de mieux et plus de mal.

Mais c'est là un aspect du problème canadien sur lequel il faudra revenir. Devons-nous rester attachés à l'Angleterre? Devons-nous plutôt orienter, autant que nous le pouvons, nos destinées dans une autre direction, pour répondre plus sûrement aux vues de la Providence sur nous?

Quelqu'un, à qui nous parlions un jour des aspirations surnaturelles de notre peuple, nous fit cette

1—M. De Celles a une page d'un vif intérêt sur cet incident dans son ouvrage sur *Lafontaine et son temps*.

Il nous dit que Papineau, revenu d'exil grâce à Lafontaine s'attaqua violemment à celui-ci. Obéissant à son tempérament agressif, à "ses idées surannées", à "ses haines sauvages" et à "ses préjugés", "par des assauts suivis, Papineau en arriva bientôt à l'opposition outrancière qui trouve matière à critique partout... Sa verve gouailleuse déploie une énergie farouche. Les chefs libéraux sont des traîtres, dit-il, ils ont demandé le rappel de l'Union en 1841 et aujourd'hui ils l'acceptent; tous les intérêts publics sont négligés, il faudrait une réforme électorale: la représentation basée sur la population. Toutes ces accusations lancées avec une éloquence violente, emphatique, qui est le caractère de son langage laissent les auditeurs indifférents: elles portent à faux...

"Lafontaine n'était pas au poste, mais Chauveau et Cauchon, ses deux disciples veillaient et n'hésitèrent pas à rompre une lance avec Papineau. Le premier, abordant la question de l'Union, convient qu'elle ne s'est pas, à l'origine, effectuée à notre avantage, que les députés canadiens ont protesté contre le régime qu'on nous imposait, mais s'ensuit-il qu'ils devraient s'ancrer éternellement dans leur protestation, s'obstiner à demander inutilement à l'Angleterre la rupture de cette alliance? "Fallait-il, s'exclamait Chauveau, se croiser les bras, se laisser lier les mains et laisser pousser jusqu'à leurs dernières conséquences les mauvais résultats d'un mauvais système? Ne fallait-il pas aussi songer à la législation, songer aux choses pra-

objection: "Si Dieu avait voulu que nous fussions son peuple pour aider à l'évangélisation de ce pays, il ne nous aurait pas laissés passer sous la domination d'une nation qui n'est pas catholique, il ne nous aurait pas laissés dépasser, même dans notre pays, par des éléments qui ne sont pas non plus catholiques ni bien religieux." Celui-là ne disait pas comme d'autres: "Tout ce que nous devons à l'Angleterre; c'est de lui pardonner le mal qu'elle nous a fait," mais il avait l'air de croire que nos aspirations comme notre destinée nationales étaient sans issue sous la domination anglaise.

Ce sont là des questions dont il est intéressant et utile de traiter, en y mettant le plus de raison et le moins de passions possible. Nous l'essayerons.

J.-A. LANDER.

tiques? Ne fallait-il pas essayer de reprendre ce qui nous appartenait au moyen de ce qu'on nous avait laissé?"

"Cauchon qui, à la mort de Lafontaine, se glorifiait d'avoir été le protégé du premier ministre, lequel "l'avait conduit par la main", se montra sans ménagements pour Papineau. Après avoir mis à néant son argumentation il lui décoche en finissant sa réponse cette flèche du Parthe:

"Je ne puis flétrir la politique du passé, celle de Papineau, parce que les hommes qui l'ont faite étaient consciencieux. J'ai le droit de la considérer comme une leçon d'expérience et de la condamner parce qu'elle s'est suicidée pour avoir été trop excessive. A quoi nous ont servi les cinquante années de luttes de l'ancien régime, si ce n'est à produire l'état de choses actuel et les iniquités de l'Union? Il y a des hommes puissants à détruire, mais qui n'ont jamais rien élevé sur les ruines qu'ils ont faites. Avant de consentir à détruire, je veux savoir ce qui doit remplacer nos éléments actuels de société politique..."

"Nous avons quelque chose de plus à faire que de parler pour les galeries; je maintiens, moi, qu'au lieu de crier contre ce qui n'est plus, nous devons nous efforcer de sauver l'avenir, contre son gré même, s'il est nécessaire.

"Il fallut à Papineau de longs discours pour récapituler tous ses griefs; l'on sentait dans cette déclamation effrénée le souffle inspirateur des interminables quatre-vingt-douze résolutions. L'exil n'avait rien changé à la manière de tribun, toujours enclin à se répandre en longues périodes aussi amères que sonores." (p. 136 et seq.)



LES DEUX CAMPS



DE plus en plus les hommes qui pensent aperçoivent ce qu'il y a d'exceptionnel dans cette guerre. Je ne parle pas seulement de son développement, des méthodes employées et qui nous reportent à plusieurs siècles en arrière, des changements immenses qu'elle causera et de l'empreinte nouvelle dont sera marquée la paix future; non, le plus étonnant de cette guerre, c'est qu'elle est, bien plus qu'une guerre de conquête, de rivalité ou de vengeance, une lutte entre la civilisation chrétienne et la barbarie matérialiste. Dans la *Revue hebdomadaire* du 2 janvier, M. Gabriel Hanotaux, essayant de définir "le sens et la portée de la guerre", observe qu'elle est menée contre une sorte de religion de la force, dégradante et menaçante. Contre elle, "les grands peuples mystiques du monde

se sont levés. Les trois branches de la religion chrétienne, catholiques, orthodoxes, protestants, se sont unies pour courir sus à cet adversaire sanglant de la pensée méditerranéenne et de la loi du Christ. Avec la paix politique, la paix économique, il faudra faire une paix morale et religieuse, c'est-à-dire refouler dans la forêt et dans le cabanon de Nietzsche l'atroce morale allemande." Et. M. Hanotaux ajoute, et j'admire l'espèce de franchise morale qu'il faut pour dire ces choses à une génération trop éprise de bien-être: "Je ne doute pas qu'une heure ne sonne, après de longues souffrances, où les peuples ne s'aperçoivent que la raison du ventre est la pire de toutes, que la prospérité économique n'est pas le dernier mort du progrès humain, que la modération, l'humilité, la pauvreté, sont plus hautes, et plus nobles, et plus fières que la violence, l'or-